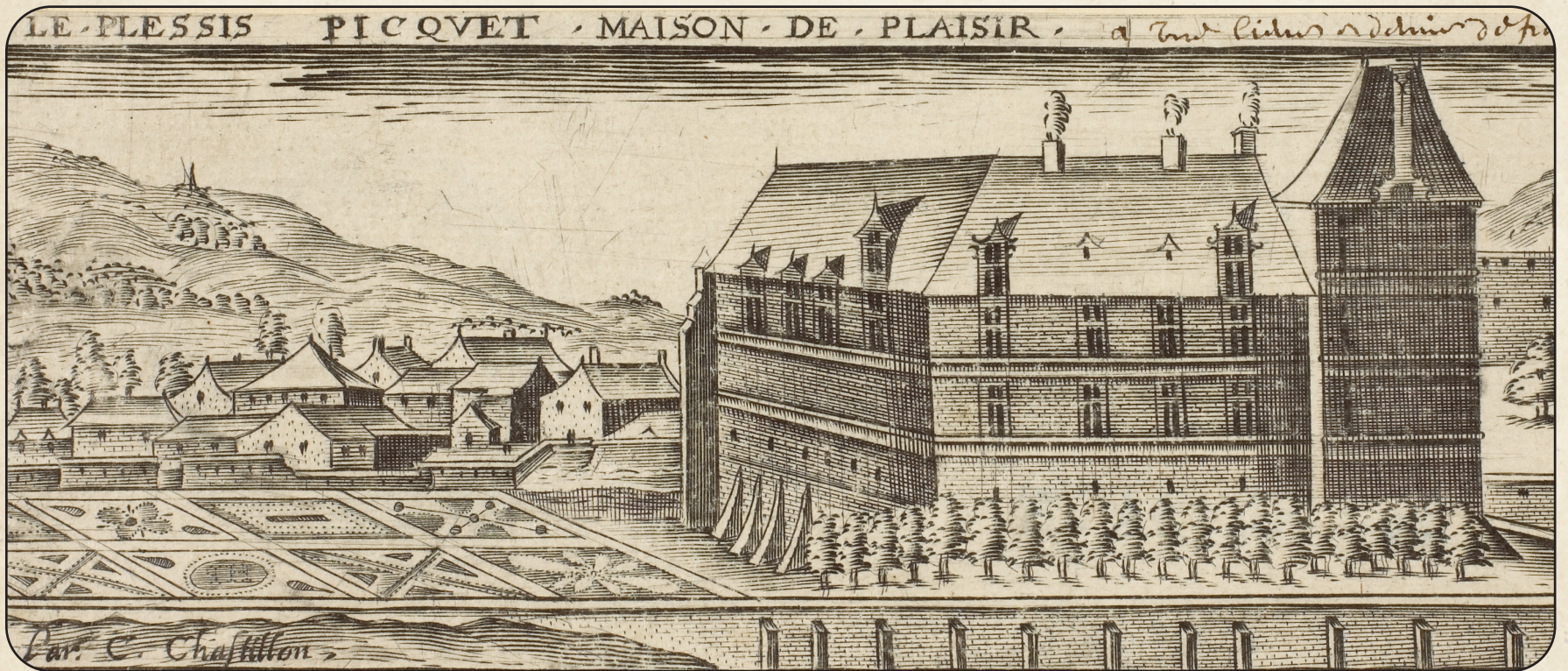




LE CHÂTEAU DU PLESSIS

Bonnes et mauvaises fortunes

Pendant cinq siècles, de sa construction en 1412 pour Jean Piquet de La Haye jusqu'à sa vente en 1917 par la veuve de Georges Hachette à l'Office des Habitations Bon Marché (HBM) de la Seine, le château du Plessis a vécu au rythme de ses nombreux, riches et célèbres propriétaires, des revers de fortune aux infortunes de guerre.



La première image que l'on ait du château du Plessis-Piquet (due à Claude Chastillon (1559-1616), auteur de *Topographie française* où il avait gravé les principaux châteaux de France), y faisait figurer le Plessis-Piquet, avec la mention « maison de plaisir ». Des plaisirs qui ont souvent coûté cher...

Les châtelains de 1412 à 1917

1412-1423 Jean Piquet de La Haye
 1423-1426 Guillaume de Danguail
 1426-1609 Famille Charles
 1609-1663 Famille Potier de Gesvres
 1663-1682 Charles Levasseur
 1682-1683 Jean-Baptiste Colbert
 1683-1699 Sébastien de la Planche
 1699-1755 Famille de Montesquiou d'Artagnan
 1755-1763 Pierre Goblet
 1763-1776 Mathieu du Trou
 1776-1785 Jérôme Bignon
 1785-1793 Louis Dugas
 1793-1794 Bien national
 1795-1801 Louis Gohin
 1801-1803 Louis Zenobio
 1803-1808 Jacques du Breton
 1808-1817 Claude Régnier, duc de Massa
 1817-1827 Jean-Baptiste Collin, comte de Sussy
 1827-1854 Antoine, dit James, Odier
 1854-1917 Famille Hachette

La « maison de plaisir » dessinée par Chastillon (fin du XVI^e)

« C'était une grande construction, s'élevant sur trois côtés d'un parallélogramme. .../...Il reste quelque chose de l'ancienne architecture militaire dans cette large terrasse qui isole et protège de son mur à pic l'ensemble des constructions, les communs, l'église et un vaste jardin aux dessins géométriques. Du côté du village l'enceinte est continuée par un mur percé de meurtrières. Le château lui-même élève sur de larges fossés, enjambés d'un pont-levis, ses murs massifs et sans fenêtres jusqu'à la hauteur du premier étage. À l'un des angles, une grosse tour carrée ; au toit, des fenêtres à pignon aigu rompant la tombée des hauts combles et la symétrie des ouvertures, ajoute une certaine originalité gracieuse à cet ensemble sévère de défenses ».

Georges Teyssier

« Le Plessis-Piquet, ancien Plessis-Raoul 1112-1885 »



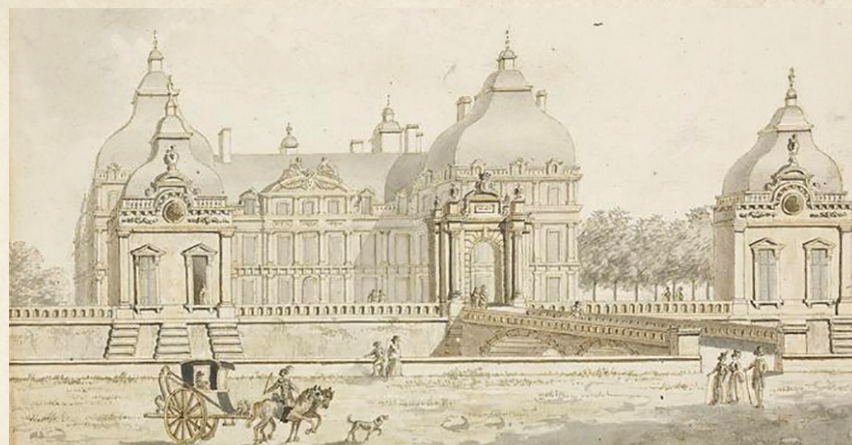
Châteaux à vendre

Le premier château est édifié pour Jean Piquet de La Haye en 1412, sur cette terre reçue en dot par sa femme, Jeanne Dupuis. Originaire de Coutances en Normandie, cet écuyer, proche du roi Charles VI (1368-1422), est le favori de la reine Isabeau de Bavière (1370-1422). Trésorier général des finances, il dispose de moyens importants qui suscitent la polémique, à en croire la plainte au roi de maître Benoît Genton, religieux de Saint-Denis, « *M. de Guienne, le sire de Fontenay et un autre nommé Piquet en reçoivent tous les ans 450 000 des maîtres de la Chambre aux deniers, encore ne payent-ils pas les provisions. Que si l'on y mettait ordre par une bonne réformation, Votre Majesté reconnaîtrait qu'ils se sont enrichis outre mesure, que c'est de son argent qu'ils se sont donné cette quantité superflue de toutes sortes de beaux meubles et qu'ils se sont basti des palais somptueux qui surpassent l'éclat et la pompe des maisons royales* ». *



Blanc de dis deniers, dit Guenard, en vigueur entre 1380 et 1420.

© Coll.DR



Château de Blérancourt, construit en 1612 pour Bernard Potier.

Tavernier de Jonquières © RMN-GP / Thierry Ollivier

Seigneurs de Sceaux et du Plessis-Piquet

Très tôt, une certaine rivalité s'installe entre Le Plessis et Sceaux. La paroisse du Plessis prend son indépendance de Châtenay en 1112, alors que l'existence de la paroisse de Sceaux n'est attestée qu'en 1203. Le fief de Sceaux, du Moyen-Âge au début de la Renaissance, appartient à la famille Baillet, avant que Charlotte Baillet ne le transmette par mariage en 1597 à Louis Potier de Gesvres, secrétaire d'État. En 1609, il achète le fief du Plessis-Piquet et réunit les deux domaines.

Les Potier arrivent au summum de leur pouvoir et de leur fortune, devenant ducs et marquis. Deux des fils de Louis Potier, Bernard, marquis d'Annebault (1582-1661), puis René, duc de Tresmes, (1579-1670) lui succèdent, mais ce dernier doit céder Le Plessis-Piquet, endetté, à un conseiller du roi, Charles Levasseur, dès 1663, pour « six vingt-six mil livres francs et deniers ».

Le tour de passe-passe de Colbert

La juxtaposition des deux domaines va attirer l'attention de l'homme le plus puissant du royaume. Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), surintendant des finances, anobli en 1657, acquiert Sceaux en 1670. Dès 1673, il transforme la demeure des Potier avec l'architecte Claude Perrault et des décorateurs renommés : Le Brun, Girardon, Coysevox... sans oublier Le Nôtre, chargé d'aménager un somptueux parc, avec son canal et ses magnifiques jets d'eau. Sceaux, privé de sources, ne peut rivaliser avec l'abondance d'eaux souterraines du Plessis. Qu'à cela ne tienne : en janvier 1682, Colbert fait racheter pour son compte par le souverain, excusez du peu, le fief du Plessis-Piquet à Charles Levasseur, lequel se trouve en grand embarras financier. Prix d'achat : 80 000 livres. Revendu quatre jours plus tard à Colbert 68 000 livres. Cherchez l'erreur. Mais Colbert n'a pas l'intention d'en jouir : il n'a acquis le domaine que pour détourner ses eaux vers un étang qu'il fait creuser, afin de constituer une réserve pour ses bassins et jets d'eau de Sceaux. Le tour est joué en décembre 1682 : Colbert transfère les droits seigneuriaux du Plessis-Piquet vers la ferme de Normandie, près de l'étang qui alimente désormais son château de Sceaux. Mais il n'aura guère le temps d'en profiter : il décède prématurément en septembre 1683 de coliques néphrétiques.



Écu Louis XIV.

© DR

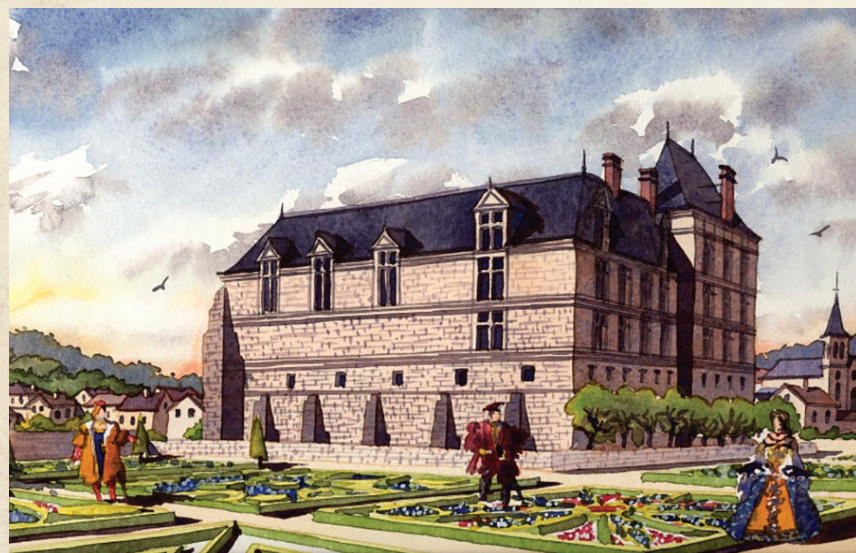


La reine Isabeau de Bavière est venue au Plessis-Piquet visiter son favori en 1416.

comte de Warwick, gouverneur de Paris, et le château du Plessis à Guillaume de Dangeuil, fidèle au roi d'Angleterre. Le domaine reste ensuite dans la famille Charles pendant 150 ans, dont plusieurs membres seront, eux aussi, conseillers du roi.

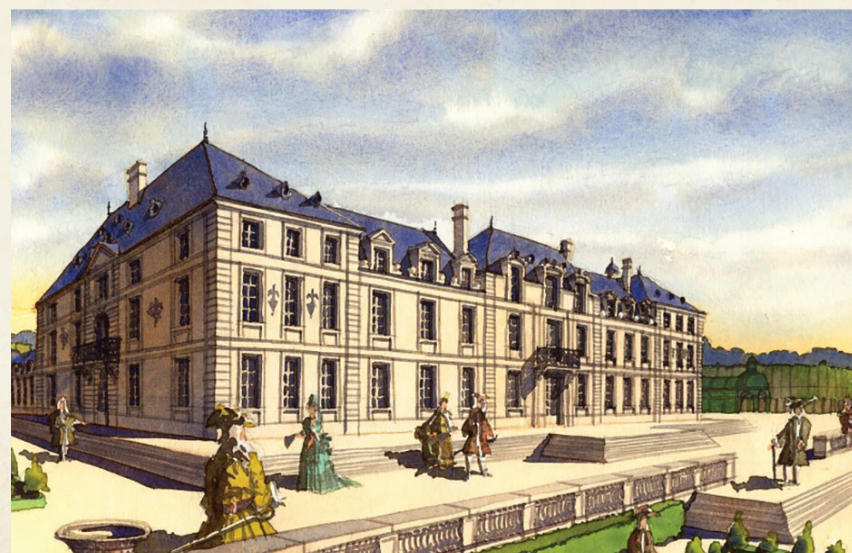
* Remontrances de l'Université aux États Généraux, le 13 février 1413

** Chronique de Charles VI dite de Jean Jouvenel des Ursins



Maison de plaisir, côté jardin, vers 1550, dessiné par Christian Bénilan.

© C. Bénilan



Château de Sceaux, côté jardin, vers 1680, dessiné par Christian Bénilan.

© C. Bénilan

Grandeur et misère des courtisans



Pierre de Montesquiou d'Artagnan, Maréchal de France, Gouverneur d'Arras.



Un repas à la cour - Almanach de 1711.

Sébastien-François de La Planché (1630-1695), pourtant trésorier général de ses bâtiments, arts et manufactures de France, a dû céder le domaine du Petit Plessis-Piquet à ses créanciers. Il est acheté en 1699 pour 40 000 livres seulement par un certain d'Artagnan. Le cousin du héros de Dumas, lui-même mousquetaire, Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan, lieutenant général des armées du roi (1640-1725), vient de perdre sa femme Jeanne Peau-deloup. Quand il achète Le Plessis, il est au comble de la faveur auprès du Roi Soleil. On peut le constater quand, l'année suivante, il épouse, dans l'église du Plessis-Piquet et en secondes noces, « haute et puissante demoiselle Élisabeth Lhermitte d'Yeville », devant la cour réunie, le Dauphin Louis, le duc et la duchesse de Bourgogne, le duc d'Orléans et la marquise de Maintenon, sa protectrice.



Pierre de Montesquiou d'Artagnan par Sophie Rochard (1810-v. 1842).



Le duc et la duchesse du Maine et leur cour de Sceaux en 1704.

Au bord de la ruine

À sa mort, en 1725, son neveu, Paul de Montesquiou (1672-1751), devient son légataire universel, mais c'est la veuve de Pierre qui garde la jouissance du domaine. Un état des lieux, dressé le 17 avril 1726, représente cette demeure comme une véritable ruine, murs qui s'écroulent, toitures percées, vitres brisées. Le strict minimum de réparations est fait pour que la maréchale puisse continuer à y vivre. À la mort de Paul de Montesquiou, en 1751, sa tante résidant toujours dans le château, c'est son second fils, Louis de Montesquiou, chevalier d'Artagnan, qui accepte la succession sous bénéfice d'inventaire. Inventaire qui démontre « que la succession du comte d'Artagnan est encore chargée de près de 180 000 livres de dettes en principaux ». Le château est parvenu à un tel état de vétusté qu'il menace d'une ruine totale. Il faut donc s'en débarrasser. En août 1755, le domaine est racheté par Pierre Goblet, conseiller du roi (1696-1763), pour 56 000 livres. Pierre Goblet est président au consulat de la capitale, avocat de sa majesté au grenier à sel de Paris, rue Saint-Germain l'Auxerrois, là où se jugent en première instance les contraventions sur le fait du sel. Cet avocat aisé, demeurant rue Sainte-Croix de la Bretonnerie dans le Marais, rachète d'abord une maison dans le village du Plessis-Robinson en 1737 puis la revend pour acheter le fief du Plessis-Piquet.



Le Grenier à sel de Saint-Germain l'Auxerrois, dessiné par Léon Leymonnerye.



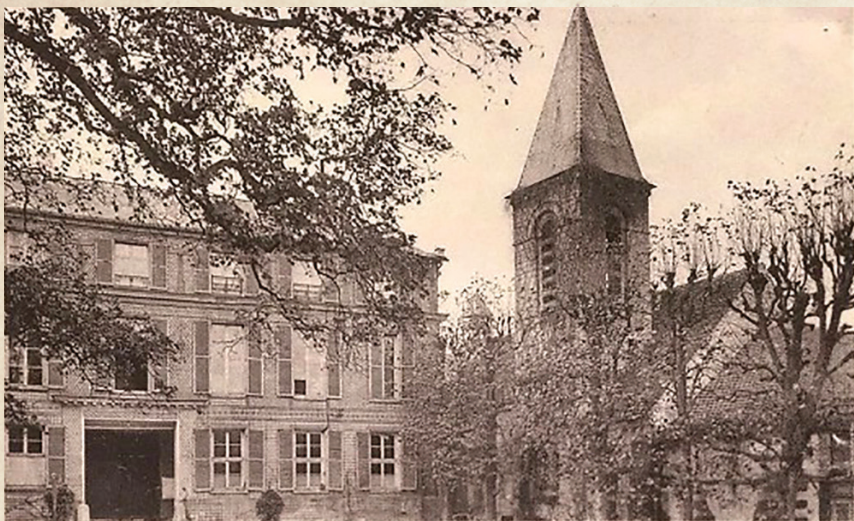
La belle d'Artagnan et son page.

Moulin-Chesneau, avant d'être rebaptisé Écoute-s'il-pleut), pour alimenter le village. Ses coûteuses résidences et son grand train de vie amènent de cruels embarras financiers, l'obligeant à de nombreux emprunts (il fera même payer certaines de ses dettes par le Roi, sur l'intervention de son amie Madame de Maintenon).

Bien et fraîchement marié, bien en cour, propriétaire d'un hôtel rue de Grenelle à Paris et d'une maison rue de l'Orangerie à Versailles, Pierre de Montesquiou mène grand train. D'ailleurs, il est réputé pour être le principal acheteur de vin de Champagne des fameux domaines de Pierry et d'Hautvillers, ce dernier vinifié par un certain Dom Pérignon (1639-1715), l'inventeur du pétillant breuvage. Le maréchal va dépenser des fortunes pour embellir son domaine. Il fait redessiner le parc à la française, aménager une longue terrasse face au château de Sceaux, désormais habité par le duc et la duchesse du Maine, que le couple fréquente assidûment. Il fait creuser un étang (dit du Moulin-Chesneau, avant d'être rebaptisé Écoute-s'il-pleut), pour alimenter le village.

De la Révolution à la Grande Guerre

© Coll. Mairie du Plessis-Robinson



L'aile dite Bignon, construite entre le corps de logis et l'Église.



Le château en 1880 après sa restauration.

© Collection Hachette

Sous la direction du nouveau châtelain, des travaux importants sont lancés. L'aile comprenant la galerie menaçant ruine est abattue, le reste des bâtiments restauré ; un pont de pierre remplace l'ancien pont de bois qui enjambait le fossé côté cour. Devant la grande entrée, il fait planter une avenue de 47 ormes. Enfin, il meuble l'intérieur assez luxueusement. Le propriétaire suivant, Nicolas-Mathieu Dutrou, officier du roi, ayant acquis le domaine pour 90 000 livres en 1763, se contente d'en renouveler la décoration. Jérôme-Frédéric Bignon, bibliothécaire du Roi, qui n'a que 29 ans quand il se porte acquéreur pour 100 000 livres en 1776, se lance dans des travaux d'importance : construction d'une aile percée d'un porche entre le bâtiment et l'église, d'une terrasse au-dessus de la rue de l'église, d'une orangerie peuplée de cinquante-deux orangers en caisse. À sa mort brutale, sa succession se trouve tellement chargée de dettes, que sa femme y renonce, et que ses deux enfants ne l'acceptent que sous bénéfice d'inventaire. Le Plessis-Piquet est donc mis en vente, aux enchères, frappé de vingt-quatre oppositions par des créanciers de toute classe. Il est acheté en 1785, pour la somme de 106 050 livres, par Jean-Louis Dugas, marquis du Bois Saint-Just, demeurant rue du Faubourg-Poissonnière. Il sera le dernier propriétaire de l'Ancien Régime, avant que le domaine ne soit vendu en 1795 comme bien national.

À la bonne fortune

À partir de 1800, alors que le marquis Dugas renonce à réinvestir son domaine et que les nobles émigrés rentrent, les propriétaires se succèdent : marchand vénitien, commissaire-ordonnateur de guerre, ministre, patron des douanes, censeur de la Banque de France ; aucun n'y restera longtemps avant l'achat en 1854 du domaine aux héritiers Odier par Louis Hachette (1800-1864).

Le fondateur de la plus grande maison d'édition française et européenne a une fortune personnelle parmi les plus considérables de France, évaluée

à plus de deux millions de francs-or. Il possède un hôtel particulier boulevard Saint-Michel et le château de Sauvée à Bouzy-la-Forêt (Loiret).

À partir de 1848, il se retire peu à peu des affaires et passe tous ses étés au Plessis-Piquet, en invitant de nombreux amis, universitaires et écrivains. Sa seconde épouse, Pauline, née Royer, a pour habitude de faire retarder les horloges, afin de dissuader les invités de partir. Louis fait aménager le parc et crée une allée carrossable jusqu'au portail d'entrée. Avant sa mort en 1864, survenue dans son château, il a lancé les travaux d'une vaste salle à manger. Son fils Georges (1838-1892) reprend la tête de la librairie et de la propriété, qui se trouve pendant la guerre de 1870 occupée par un régiment bavarois. Les murs du



Georges Hachette en 1892.



Pièce au nom du comte de Sussy, créateur de la Monnaie de Paris.

parc sont percés de meurtrières et en partie abattus, plusieurs centaines de vieux chênes sont coupés pour la construction des abris blindés et des poudrières, des emplacements de batteries sont installés sur la grande et à la petite terrasse.

Dommages de guerre

L'hiver 1870-1871 sera terrible. Parquets, persiennes, meubles partent en fumée dans les cheminées ; objets d'art et pendules sont échangés contre des litres d'eau-de-vie aux brocanteurs allemands qui suivent l'armée prussienne. La paix signée le 29 janvier 1871, le château, à peine évacué par les Allemands, est occupé par les troupes françaises du général Lacretelle, « les Versaillais », faisant le siège de la Commune de Paris. Quand les habitants et les Hachette reviennent, à l'été 1871, le village et le château sont en ruine. Georges Hachette fait reconstruire le château sur un plan nouveau avec un grand escalier et un perron d'entrée. Il construit de nouvelles serres, remaniant les bâtiments des communs et la ferme, et fait replanter le parc dévasté. Le Plessis-Piquet redevient cette maison de plai-



La ferme du château, restaurée vers 1906.

sir et de vacances des petits Hachette. À la mort prématurée de Georges en 1892, sa veuve Marie, née Teyssier (1847-1922), reprend le domaine d'une main ferme. Marie Hachette s'illustre avec d'autres châtelains dans la lutte contre le maire « républicain-socialiste » Paul Jaudé, partisan d'une transformation du village. Ce dernier l'emportera finalement : le 9 juillet 1917, la famille Hachette vend les 63 hectares du domaine. Le château sera d'abord un refuge pour enfants sous l'égide de la Red Cross américaine (Croix-Rouge), avant d'être loué par la Commune pour devenir l'Hôtel de Ville en 1931.



Marie Hachette, née Teyssier, la dernière châtelaine.

SOURCES

René Pottier, *Histoire d'un village, le Plessis-Robinson*, Nouvelles éditions Latines, 1941 • Georges Teyssier, *Le Plessis-Piquet, ancien Plessis-Raoul*, 1885 • Jacques Ledoux, *Le Plessis-Robinson, neuf siècles au fil de l'Histoire*, Éditions TerraMare, 2009 • Jules Claisse, *Le Plessis-Robinson*, 1984 Éditions municipales • *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°60, mars 2013

Découvrez l'histoire du Plessis-Robinson dans la série *Histoires d'archives* du *Petit Robinson* et sur le site internet de la Ville www.plessis-robinson.com.

© Coll. Mairie du Plessis-Robinson

© Coll. Hachette